

GROUPE 51

Crayon d'or 

La glace craque

Inspirer, expirer.

Je valsais sur la glace pour oublier ma douleur. Le crissement de mes patins sur le sol gelé de l'aréna m'apaisait, me soulageait. Le patinage m'aidait à cacher les blessures qui dansaient sur ma peau en m'entraînant dans une mélodie et des mouvements doux, beaux et poétiques. En dessous de mes vêtements, ma peau était bleue, bleue comme un océan glacé. À chaque fois que la colère l'emportait, papa marquait ma peau de taches. J'avais mal, très mal, mais il n'arrêtait pas. Le seul homme qui devait me protéger était celui qui me noyait dans une mer de haine et de violence. J'avais compris que ma situation ne changerait jamais. Il m'enfermait dans une cage et moi, je la verrouillais avec mon silence. La seule façon d'éviter ma noyade était de les cacher, mes hématomes. Alors, je les cacherais autant qu'il le faudrait, car peu importe ce qui arriverait, je devais garder ma tête en dehors de l'eau.

J'étais rentrée plus tôt à la maison, car je voulais lui parler. J'avais espéré que l'invitation pour mon spectacle de patinage dans une semaine l'avait attendri. Je m'étais encore trompée. Cette fois-ci, il m'avait causé plus de meurtrissures qu'à l'habitude. Il m'avait hurlé des atrocités et il m'avait juré qu'il n'irait jamais me voir patiner. J'étais une perte de temps qui gâchait sa vie. Ce n'était pas la première fois qu'il me crachait des mots sanglants, mais ceux-ci m'avaient brisé le cœur. « Lors de ton numéro, je te conseille de sourire. De toute façon, c'est la seule chose que tu es capable de faire, » avait-il affirmé. John Joos avait déjà dit : « Il arrive que le cœur ait une chose tellement lourde à dire que les lèvres refusent de s'en charger. » Dans mon cas, mes lèvres étaient seulement capables de sourire.

J'étais là, en sous-vêtements, debout devant le miroir du vestiaire. Ma peau était remplie de plaies. Une ecchymose descendait du dessous de ma poitrine à mon nombril et deux autres tachaient chacune de mes cuisses. Je regardais la robe rouge scintillante suspendue sur un cintre. Elle était si belle pour être portée par un corps aussi laid que le mien. Une larme glissa alors sur ma joue. J'étais belle, mais la violence qui me couvrait me rendait laide. J'enfilai la robe, car mon numéro commençait dans quelques minutes. La panique m'emporta lorsque je remarquai que le tissu de la jupe couvrait seulement la moitié des énormes hématomes sur mes cuisses. Les spectateurs allaient donc être témoins des taches sur ma peau qui étaient laissées par les valse macabres orchestrées par mon père. Je savais alors qu'au moment où j'embarquerais sur la glace et que les lumières se braqueraient sur moi, mes lèvres ne seraient pas capables de sourire.

Raphaëlle Vallière

La mystérieuse

Le soir du 5 janvier, cette jeune fille aux longs cheveux noirs manigança un plan de plusieurs jours pour s'enfuir. Celle-ci s'appelait Sarah. Elle était du type à être populaire, parler à plusieurs personnes avec joie, avoir beaucoup d'amis, être riche avec une grosse maison et surtout à être très heureuse. Pour certains individus, Sarah était leur modèle numéro un. En plus de cela, elle sortait souvent en soirée. Alors, tout le monde pensait que ses parents étaient sympathiques, car ils n'étaient aucunement stricts, disons. Les gens songeaient qu'elle avait une vie parfaite, mais c'était le contraire. Celle-ci rêvait de s'enfuir très loin comme un prisonnier enfermé. Elle ne souhaitait aucunement avoir à vivre une seconde de plus dans cette ville. Il y avait beaucoup de souvenirs qui couraient d'un côté et de l'autre dans son esprit. Sarah avait besoin de partir le plus vite possible.

Depuis sa naissance, Sarah était bien traitée et bien nourrie, mais depuis que son petit frère était né, tout avait changé brutalement. Dès les premières secondes où il était apparu dans la maison où habitait Sarah, celle-ci était devenue une sorte de vidange. Ses procréateurs vivaient comme une famille de trois alors qu'ils étaient quatre. Ceci n'était que le début, car son aîné décéda à trois ans. Ses parents étaient bouleversés de chagrin. Les deux étaient inconsolables, malheureux, désespérés et attristés de la même manière qu'une âme en peine. Sarah essayait de les aider, mais ils étaient la moitié du temps en train de consommer de l'alcool ou de la drogue pour oublier. Elle n'avait que six ans. Son père était devenu très agressif envers sa fille et sa mère l'insultait de tous les noms qui existaient. Elle allait régulièrement se cacher en dessous des escaliers pour ne pas souffrir. Plus les années passaient, plus sa vie empirait. Elle n'avait personne avec qui en parler. Chaque fois que son paternel se rapprochait d'elle, son cœur allait exploser.

Depuis qu'elle était jeune, elle économisait de l'argent pour s'enfuir loin de cet endroit où le diable régnait. Sarah n'était plus capable de vivre de cette façon une minute de plus. Celle-ci était fatiguée mentalement. Elle avait travaillé dans une pizzeria où une de ses meilleures amies travaillait. Elle lui demanda d'aller dormir chez elle. Elle accepta avec plaisir. Rendues dans la maison d'Anna, elles passaient leur temps à rire, mais Sarah avait un mauvais pressentiment. À ce moment précis, elle entendit quelqu'un donner des coups très forts sur la porte. Elle alla voir, car sa camarade avait un courage inexistant. Une fois cette porte ouverte, le cœur de Sarah fit le tour de la planète. Son père prit tellement fort son bras qu'elle ne ressentait plus rien. Arrivée chez eux, elle courut jusqu'à sa chambre. Elle voulait quitter le plus vite possible. Alors, elle sortit sa valise et la remplit. Ensuite, elle prit son courage à deux mains et alla regarder où elle avait mis tout son trésor. Rendue en dessous des marches, celle-ci ouvrit la porte et constata qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas, quelque chose qu'elle n'était pas contente de remarquer. Il ne restait plus rien...

Saskya Robert

L'amour, un sentiment éphémère

[Mise en situation choisie] *C'était exaspérant comment Sara s'était éprise de lui. De ses choix vestimentaires douteux jusqu'à sa voix, elle était envoutée par son charme que je me devais d'endurer. Mon hostilité envers Victor provenait surtout de la manière dont il la malmenait. C'était à peine si elle avait le droit d'improviser le contenu de son vendredi soir. Qui plus est, si un de nos traditionnels soupers de filles avait le malheur de tomber sur une de ses mauvaises journées, Sara recevait un kilo d'insultes, dès qu'elle franchissait le seuil de la porte. La toxicité de leur relation crevait les yeux, mais rien ni personne ne pouvait le lui faire admettre. J'avais essayé à maintes et maintes reprises de lui faire entendre raison, mais dispute après dispute, elle pensait me convaincre en me disant : « Mais Agathe, ça n'arrivera plus, il me l'a promis! » Seulement, cette fois-ci était celle de trop. Ce dont j'avais été témoin me glaçait le sang. Il était plus que temps de le faire tomber de son piédestal et payer pour le calvaire qu'il faisait endurer à ma meilleure amie.*

Depuis quelque temps, j'avais remarqué que quelque chose était différent avec ma meilleure amie. Elle fréquentait un garçon, mais rien n'était officiel. Lorsqu'elle me parlait de lui, je la sentais enfin épanouie. Nous sortions toujours vendredi soir pour manger un morceau et parler de potins. Deux ou trois semaines après avoir officialisé les choses avec Victor, Sarah n'était plus elle-même. Elle ne venait plus à nos soupers et me parlait rarement. J'adorais me faire ignorer par cette dernière! Je savais que quelque chose n'allait pas, donc j'étais allée lui rendre visite. Aussitôt arrivée devant sa porte d'appartement, j'avais entendu une voix masculine qui hurlait et les pleurs de celle-ci. Après avoir cogné à la porte plusieurs fois, elle s'ouvrit enfin. La scène devant mes yeux m'avait choquée. La jeune femme était par terre, en petite boule, inconsolable. J'avais crié à l'homme de sortir, ce qu'il avait fait instantanément. La voir dans cet état m'avait brisé le cœur. Je l'avais confrontée, malgré le torrent d'émotions que je ressentais. Je me demandais si tout cela était habituel. Son visage était triste comme une nuit sans étoiles.

J'étais restée très indulgente envers lui, espérant que mon amie avait raison. Cette fois-ci, je pris le temps de discuter avec Sarah et de mettre mes intentions au clair. J'allais avoir une conversation avec lui, ce soir. Ma meilleure amie ne semblait pas d'accord, mais je ne la laisserais certainement pas dans cette situation. Arrivée au café où nous avions rendez-vous, je vis Victor au loin. En m'approchant de ce monstre, une vague de terreur m'envahit. La lumière extérieure clignotait, le stress montait. Avec tout mon courage, je lui dis bonjour et l'invitai à entrer et à s'asseoir. Lorsque je lui expliquai ma crainte à propos de sa copine, je vis la peur dans son regard. Sans le laisser dire un mot, je lui suggérai de s'éloigner d'elle et de la laisser tranquille. Celle-ci méritait beaucoup mieux qu'un homme contrôlant et dangereux. D'un coup, le jeune homme m'agrippa le bras d'une force surprenante. Morte de peur, aucun mot ne sortit de ma bouche. Plus je me débattais, bougeais, paniquais, plus la douleur augmentait. Il me chuchota ensuite qu'il avait mis quelque chose dans mon café et que je devais lui obéir. Victor me dit que je devais le suivre si je voulais aider Sarah. Terrorisée, je lui dis non. Il me sortit donc du bâtiment et me força à le suivre dans sa voiture. Malheureusement, je ne suis qu'une petite brune de cinq pieds et deux pouces, donc je ne l'intimidais point. Dans son automobile, je perdis conscience.

Amélia Pruneau

Du rêve au cauchemar

Tout tournait autour de lui. On aurait dit qu'il voyait le monde à travers une flaque d'eau. Martin, jeune adulte de 19 ans, se trainait dans le parc qu'il connaissait par cœur. De lourds cernes se dressaient sous ses yeux. Il était prêt à tout pour garder son seul et unique enfant, quitte à en perdre le sommeil. Tel un somnambule, il se dirigea vers son appartement d'un pas lourd. Sur son chemin, il croisa un vieux couple qui le dévisageait. Le jeune homme ne le remarqua même pas. Il ne retrouva ses esprits qu'une fois arrivé devant sa porte d'entrée. Il tourna lentement la poignée et laissa des torrents de rire fuser à ses oreilles. Son frère était, en effet, venu dire un dernier au revoir à son précieux fils. Il comprit alors qu'il ne laisserait jamais Laurie, cette manipulatrice, le lui prendre. Il respira profondément et un petit sourire se dessina au bout de ses lèvres. Il était prêt à mourir pour son fils.

Martin et Laurie avaient toujours été très complices. Leurs goûters, leurs secrets, leur vie, ils partageaient tout. En les regardant, on aurait cru que rien au monde n'aurait pu les séparer. Toutefois, lorsque Laurie avait appris qu'elle était enceinte à quatorze ans, leur amour en avait pris un coup. En plus de devoir supporter quotidiennement les jugements des parents, Laurie et Martin avaient commencé à se disputer fréquemment. Un jour, alors que tout semblait paisible, elle l'avait accusé d'avoir tout planifié et lui l'avait accusée de mentir et de refuser de prendre ses responsabilités. Cet échange avait été le dernier qu'ils avaient eu avant de se séparer. Pour ce qui en était de l'enfant, la situation avait été précaire. Les deux parents avaient souhaité le garder. Depuis, Laurie et Martin étaient devenus des adultes et leurs querelles répétées étaient seulement devenues plus fréquentes. Laurie avait porté plainte pour harcèlement conjugal et espérait ainsi garder l'enfant pour elle seule. Martin attendait donc avec impatience la journée du procès, qu'il craignait énormément, afin de mettre un terme à toute cette histoire.

Le réveil indiquait trois heures du matin. Martin se retournait dans son lit depuis ce qui lui semblait une décennie lorsqu'il sentit le besoin urgent de se rafraîchir. Il sortit en trombe de sa chambre, enfila des bottes et un manteau et fila vers l'extérieur. Une brise fraîche lui caressa le visage et il se détendit enfin. Le jeune homme faisait souvent des crises d'insomnie, mais celles-ci étaient devenues incontournables depuis que son fils pouvait, jour et nuit, lui être retiré. Le jeune père songea longuement au tribunal qui aurait lieu la semaine d'après et un sentiment d'impuissance l'envahit. Il craignait de devoir annoncer à toute sa famille que le garçon qu'il aimait tant ne serait désormais plus le sien. Il avait toujours détesté décevoir ses parents. Il était compatissant, mais le sentiment de honte qui s'emparait de lui à chaque échec ne l'était pas. Il demeura assis un long moment et ne se leva que lorsque le soleil se leva également. Il se dirigea vers la chambre de son protégé. Il cogna doucement, mais aucune réponse ne s'ensuivit. Martin ouvrit lentement la porte et poussa un cri qui retentit dans tout le quartier. Il ne pouvait pas y croire, il ne voulait pas que ce soit réel : son fils adoré n'était plus dans sa chambre...

Adrien Moquin

Après avoir passé deux semaines en Suisse à cause de son emploi, Émile put finalement être de retour dans son petit appartement en ville. Il décida de partir de l'aéroport à pied pour pouvoir ramasser Bagel, son chien qu'il avait laissé chez sa sœur pour la durée de son voyage. Après quinze bonnes minutes de marche, Émile arriva à la maison de sa sœur et l'aperçut dehors. Il s'approcha d'elle avant de lui dire bonjour et de demander à ravoir son chien. Sa sœur fut surprise de le voir et lui dit :

- Mais tu es déjà venu récupérer Bagel la semaine dernière. Est-ce qu'il s'est enfui ?

Émile ne comprenait pas ce que sa sœur venait de dire et l'informa qu'il venait juste de revenir de Suisse. Lorsqu'elle entendit qu'il venait juste d'arriver, son visage devint blanc et elle lui dit :

- La personne à qui j'ai donné Bagel était identique à toi.

Après cette discussion troublante, il arriva à son appartement et fut accueilli par son chien et l'impression que quelqu'un d'autre vivait ici, tout en pensant à qui pourrait être cette personne.

Après une très longue réflexion, Émile se rappela de souvenirs lointains dans lesquels il avait un jumeau identique comme son reflet dans un miroir. Les deux frères étaient identiques visuellement, mais leur comportements étaient de bout en bout différents. Émile était calme et réussissait bien à l'école, tandis que son frère était entièrement l'inverse. Il était énergique, chaotique et enviait tout ce qu'Émile avait. Plus il vieillissait, plus il voulait devenir comme son frère. À l'âge de onze ans, son jumeau avait commencé à s'approprier des biens d'Émile. Cela avait débuté avec de petites choses comme des paires de bas, un crayon, une casquette ou des jouets, mais ça empirait de plus en plus jusqu'au jour où il avait décidé que la chambre de son frère était la sienne et de se présenter aux cours de ce dernier en essayant de convaincre les enseignants qu'il était Émile. À la suite de ces incidents, ses parents avaient choisi de séparer les deux jumeaux en gardant Émile et en envoyant l'autre vivre chez sa tante.

Sa mère aurait sûrement les réponses à ces questions sur son jumeau, mais il n'avait pas de moyen pour la contacter, alors il pensa se rendre chez elle le lendemain matin. Émile passa la soirée à tourner en rond dans son appartement et à chercher des choses manquantes dans ses affaires avant d'aller dormir. Dès qu'il se réveilla, vers 7h20, Émile s'habilla, déjeuna et embarqua dans sa voiture pour aller chez sa mère. Après avoir passé deux heures sur la route, il arriva finalement chez sa mère pour pouvoir lui poser des questions sur son frère jumeau. Émile cogna et attendit qu'on lui ouvre la porte. À la suite d'une petite attente, sa mère ouvrit la porte, le salua et le laissa entrer pour aller discuter dans le salon. La discussion commença par un résumé de ce qui s'était passé la veille, suivi de l'interrogation :

- Est-ce que tu sais quel est le nom de mon jumeau et où il habite ?

La question que son fils venait de lui poser la choqua et la fit hésiter avant de répondre :

- Tu n'as pas de frère, juste une sœur.

Olivier Plante

Quand les poings sonnent des cloches

C'était le coup de trop. Lola, cette jeune femme aux cheveux bouclés et blonds comme de l'or, en avait assez de cette relation malsaine et violente qu'elle tentait d'endurer depuis des années. Son mari, Mark, avait une obsession amoureuse malade envers celle-ci. Il exprimait cet « amour » grâce à son contrôle maladif, ses insultes et ses poings. Lola était présentement enfermée à clé dans la salle de bain, couverte d'ecchymoses de la tête aux pieds, déversant à nouveau toutes les larmes de son corps sous la douleur des deux doigts que son mari venait de lui casser après qu'il ait découvert qu'elle avait parlé à leur voisin. Celui-ci était simplement venu lui donner des biscuits par gentillesse. Pour Lola, c'était trop. Il lui fallait passer à l'action, changer de vie et trouver la quête qui la sauverait et cette quête, elle l'avait trouvée : fuir son mari.

Cette décision n'avait pas été facile, mais Lola n'avait pas eu d'autres options. La dernière ruée de coups de son mari avait eu lieu, car celle-ci avait eu des nausées et n'avait donc pas fait le lavage. Cette soirée-là, quand elle s'était enfermée dans la salle de bain, elle avait découvert sa grossesse. Les souvenirs des précédents coups reçus où elle n'avait pas encore su qu'elle était enceinte avaient sonné des cloches chez Lola. Elle avait, malgré la peur de son mari, commencé à songer à fuir celui-ci pour sauver sa vie et celle de son enfant. Toute la nuit, Lola avait pensé aux manières dont elle pourrait échapper à Mark. Toutes lui avaient semblé plus risquées les unes que les autres, mais une lui était restée en tête : celle de convaincre Mark de l'amener à la fête de la mère de celui-ci la semaine prochaine et tenter d'avertir quelqu'un discrètement pour obtenir de l'aide pour fuir son mari.

Après beaucoup d'efforts pour convaincre Mark, celui-ci avait fini par accepter. Alors, le jour de la fête de sa mère, ils s'y rendirent ensemble. La première partie du plan de Lola avait fonctionné, mais le plus difficile restait à venir : avertir quelqu'un. Lola savait déjà que cela ne serait pas simple, car lors du trajet d'automobile, Mark lui énumérait des règles pour continuer d'appliquer son contrôle sur elle et pour s'assurer qu'elle reste à ses côtés. Pendant la fête, tout se passait bien. À un moment, Mark se leva et Lola en profita pour essayer de prévenir Sonia, la sœur de Mark, discrètement. Elle lui fit le signe pour signaler de la violence conjugale où l'on remplit le pouce sur la paume, puis on ferme les quatre autres doigts par-dessus. Malheureusement, Sonia ne le remarqua pas, mais quelqu'un d'autre le vit, car Lola sentit une main qui se posa fermement sur son épaule. Elle se retourna, aperçut Mark rouge de colère et sentit toutes les couleurs se drainer de son visage. Il se pencha et lui chuchota à l'oreille : « Ce soir, à la maison, je te briserai les jambes pour être sûr que tu apprennes à ne plus jamais essayer de me fuir. »

Amyelle Landry

Un braquage pour la bonne cause

Patrick agitait sa jambe et craquait ses articulations nerveusement en observant la table devant lui. Sur cette dernière étaient posé un plan de la banque et un pistolet que l'homme ne pouvait s'empêcher de regarder avec épouvante. Il ne voulait pas le faire, mais c'était son rôle de père. Patrick devait sauver sa fille. Son plan était parfait : il entrerait dans la banque, mettrait tous les otages dans un coin sans leur téléphone, prendrait l'argent dont il avait besoin et repartirait cinq minutes plus tard. Le seul hic était que cela faisait dix ans que le père était derrière un bureau et n'avait pas fait de sport. Il avait un bon ventre de bière et ses genoux étaient mal en point. Patrick ne savait pas s'il allait y arriver, mais il était prêt à tout pour sa fille. De toute façon, il n'avait pas le temps de tergiverser, sinon il tuerait sa fille ou pire...

Tout avait commencé il y a de cela une semaine, c'était un vendredi comme un autre. Il était revenu de son travail, mais n'avait trouvé personne à la maison. Sur le comptoir était déposée une feuille. Il s'était approché pour la lire : « Papa, je suis partie chez Vanessa, je reviens après le souper, je t'aime, Mia. » Étant donné qu'il était chez lui, Patrick en avait profité pour regarder un film et boire une bonne bouteille de vin. La soirée s'était déroulée paisiblement jusqu'à ce qu'il reçoive l'appel qui avait bouleversé sa vie. Dès qu'il avait décroché le téléphone, c'était comme s'il venait de subir un coup de fouet. Sa fille en larmes le suppliait de venir l'aider. Soudain, la voix au téléphone avait changé. Cette dernière lui avait dit que, s'il voulait revoir sa fille en un seul morceau, il avait une semaine et demie pour lui amener 500 000 dollars, puis le kidnappeur avait raccroché. La situation était désespérée, jamais il n'aurait l'argent à temps. En plus, le père n'avait jamais vu une somme d'argent pareille de sa vie. Après une nuit complète à songer à comment faire pour réunir autant d'argent dans le temps imparti, il avait conclu qu'il devait braquer une banque.

Cela lui prit une semaine pour réunir tout ce dont il avait besoin pour le grand jour. L'homme avait réussi à dénicher les schémas de la banque et tous les horaires des procédures. Son plan était sans failles. Malgré cela, il stressait : Patrick n'avait jamais tenu d'arme dans sa vie et, pourtant, il en avait une sur la table basse juste devant lui. L'homme avait l'impression que le pistolet le fixait. La date fatidique était demain. Malgré la peur qui lui nouait les tripes, Patrick était prêt. Le lendemain matin, en arrivant à la banque, le braqueur en devenir ouvrit la valise pour en sortir son matériel : pistolet, deux gros sacs et cagoule. Cependant, il eut un petit souci, il ne trouvait plus sa cagoule. Paniqué, le futur criminel regarda aux alentours pour trouver une solution. Du coin de l'œil, Patrick repéra un bout de tissu qui traînait dans une ruelle. Sans perdre un instant, il l'enroula autour de sa tête et courut jusqu'à la banque. À peine eut-il le temps de mettre un pied sur la première marche menant aux portes qu'il entendit les sirènes de police derrière lui.

Tristan Dulude

Un film sanglant

C'était un matin de mai comme les autres. Le soleil illuminait la salle à manger tel un phare illumine l'océan dans la nuit. À peine réveillé, je m'empressai de manger le repas que ma mère m'avait soigneusement préparé. Je fis ensuite l'inventaire de mon sac pour m'assurer que tout y était : mon devoir de mathématiques, mon linge d'éducation physique, de l'argent caché dans la poche arrière et, le plus important, ma caméra haute définition. Je pris mon sac, mes souliers et pris mon vélo. L'école n'était pas très loin. Mais, aujourd'hui, je partis plus tôt qu'à l'habitude. Je devais arriver avant les autres élèves. C'était enfin le grand jour. C'était aujourd'hui que j'allais enfin me venger de Baldwin, lui qui hantait mon esprit depuis des années, celui qui faisait de mes journées un cauchemar et de mes nuits un enfer. Il m'avait trop longtemps terrorisé.

C'était mon premier jour au secondaire. J'avais été impatient tout l'été durant à l'idée de changer d'école. J'étais accompagné de mes deux amis de l'époque. Nous avons été dirigés vers notre classe de mathématiques. En arrivant dans la classe, un garçon était venu vers moi et m'avait bousculé en faisant mine de trébucher. Il était ensuite retourné vers ses amis et s'était mis à rire à l'agonie. Il était grand, robuste et avait une chevelure dorée. Je n'avais rien dit, faisant comme si ce n'était pas arrivé. Plus tard, lorsque notre première période de la journée était terminée, je m'étais dirigé vers mon casier. Là-bas, le même garçon qui m'avait plus tôt bousculé semblait me dévisager. Je l'avais ignoré et j'avais continué ma route. C'est alors qu'il s'était mis à tirer sur mon sac si fort qu'il l'avait cassé. Alors qu'il s'acharnait sur moi, je vis mes amis détourner le regard et continuer comme s'ils n'avaient rien vu. La jeune brute avait pris mon argent et m'avait dit de bien me souvenir du nom de Baldwin Jones.

J'étais arrivé à l'école avec plus d'une demi-heure d'avance. J'étais impatient, mais également angoissé. J'avais prévu ce moment depuis des mois. J'allais le filmer en flagrant délit. Avec une telle vidéo, l'école ne pourrait plus fermer les yeux sur son comportement. Je m'étais rendu au local d'entretien où Baldwin passait tout son temps libre. J'avais installé la caméra dans un coin sombre de la pièce de manière à ce qu'il soit dos à celle-ci en entrant. C'était un petit local, il y avait quelques balais, une serpière et un bac plein d'une eau trouble. Il ne me restait plus qu'à attendre qu'il entre dans la pièce. Mais, une demi-heure était passée sans que je voie l'ombre d'un Jones dans le couloir. Je m'étais rendu en vitesse en classe afin de ne pas être en retard. Après le cours, j'allai au local d'entretien pour y récupérer ma caméra. Cependant, lorsque j'ouvris la porte, ce que j'y trouvai était tout autre. Le corps d'une femme gisait dans son sang sur le sol au centre de la petite pièce. Elle était morte, il n'y avait pas de doutes. Ne sachant pas quoi faire, sans réfléchir, par peur, je pris ma caméra et quittai l'école au pas de course.

Louis Hébert

Perdue à jamais

Anna ne se souvenait pas de la dernière fois où elle avait été heureuse, où elle avait souri. Cachée sous les draps, elle trouvait la noirceur et le silence agréables. Ses pensées pessimistes et noires l'envahissaient. La jeune femme voulait se convaincre que ses sentiments ne l'affectaient plus, mais les larmes coulaient déjà abondamment. La vérité, c'est qu'elle ne pouvait plus endurer la solitude. L'étudiante avait réalisé assez rapidement que sa vie n'était pas celle d'une héroïne, mais plutôt du personnage secondaire auquel on ne prêtait jamais attention. Malgré cela, elle voulait changer, elle voulait être le personnage principal, elle voulait des amis. Comment pourrait-elle arriver à cette fin heureuse? Elle prit une inspiration pour calmer son cœur qui criait de toutes ses forces et pensa. Anna eut l'idée soudainement : elle laisserait tout tomber et changerait d'école.

Étudiante de treize ans, Anna avait été entourée d'une multitude de personnes à qui elle tenait. L'école n'avait pas été une prison pour elle, au contraire. Chaque conversation l'amenait plus près des nuages. Ce sentiment de légèreté était parti aussi rapidement qu'il était apparu. Du jour au lendemain, plus personne ne lui adressait la parole. Anna avait pensé que c'était comique au début, que c'était une bonne blague. La réalité avait frappé l'adolescente d'un coup sec. Les autres étudiants ne pouvaient que l'observer avec un regard qui semblait dire «Je sais quelque chose que tu ne sais pas». Ses anciens amis ne lui avaient même pas offert une explication valide, seulement qu'elle était trop étrange pour être avec eux maintenant. Anna n'avait pu s'empêcher de se refermer sur elle-même. Cette année-là avait passé dans un silence lourd et rempli de malheur.

Quelques mois avaient passé. Anna était vis-à-vis sa nouvelle école. La jeune adolescente se sentait comme une proie à côté de l'immense bâtiment, comme si celui-ci allait l'avaler tout rond. L'étudiante anxieuse entra dans ce dernier. Avec une professeure comme guide, elle trouva son casier, prit ses effets scolaires et arriva à son cours. Dès qu'elle entra dans la classe, tous les autres élèves arrêtaient ce qu'ils faisaient et levèrent leurs têtes. Les regards la coupèrent comme une lame. Anna prit la place près de la porte et regarda le sol, embarrassée. Avait-elle oublié ce qu'elle était venue faire ici? Au moment où elle relevait la tête, une fille sympathique lui adressa la parole: « Salut! Je suis Josie ». Les deux camarades de classe discutèrent jusqu'au son de la cloche qui annonçait le début du cours. Anna était soulagée d'avoir pu discuter avec quelqu'un. Après la période, elle se rendit vers les casiers. Ceux-ci étaient faits en colonnes, des casiers de chaque côté du même mur. En rangeant ses cartables, la jeune femme entendit une discussion de l'autre côté. Elle reconnut la voix de Josie.

- Josie, pourquoi tu lui parles? Es-tu folle? s'exclama la première fille qu'Anna ne connaissait pas.
- Mais c'est quoi le problème? Tu sais que je suis toujours à la recherche de nouvelles copines, pas parce que je ne vous aime pas, répliqua Josie d'un ton ironique.
- N'as-tu pas eu le message? Personne ne doit lui adresser la parole, dit la troisième.
- C'est vrai, ajouta la première, sa mère nous a tous offert de l'argent pour qu'on l'ignore et ses anciens amis nous l'ont confirmé!

Juliet Mital

Le soldat de Shroa

Warrick en avait assez. Cette guerre meurtrière durait depuis trop longtemps. Chaque jour, il était forcé à déplacer les cadavres des soldats tombés au combat. Warrick attendait seulement que la mort s'empare à son tour de lui. Pourtant, l'adolescent revenait de toutes les confrontations intact, mis à part ses cheveux imprégnés de sang. Il rôdait dans le champ de bataille tel un loup sans meute. Puis, il le vit. L'homme blond qui se tenait devant son équipe criait un discours patriotique. La rage s'empara du garçon. Le général devant lui était l'homme qui causait des tueries, l'homme qui hantait ses rêves chaque nuit, l'homme qui hantait ses rêves chaque nuit, l'homme qui avait ruiné sa vie. Le désir de vengeance que le garçon pensait avoir enterré refit surface. Warrick savait maintenant pourquoi la mort l'avait épargné. Il devait venger sa nation, sa tribu, sa famille et ses amis.

Des cris résonnaient dans la vallée de Shroa. La fumée provenant d'un petit village valsait dans le ciel étoilé. Warrick était terrifié. Il serrait le corps de sa mère, qui avait une énorme blessure à la tête. Les respirations de la femme s'étaient complètement arrêtées. Warrick était sans mots. Comment sa vie avait pu être ruinée en une seule journée? Le bruit des pas de celui qui avait tué sa mère s'approchait. Le gamin déposa le cadavre de sa mère par terre et prit l'épée de son père, qui avait autrefois orné la cheminée. Cette fois, il ne se cacherait pas. Le sang de Warrick se glaça lorsqu'il vit le meurtrier blond. Il voulait l'attaquer, mais son corps refusait de bouger. « Ça y est, se dit le garçon, c'est ici que je vais rencontrer ma mort. » Mais, à sa grande surprise, le soldat, en le regardant dans les yeux, cria : « Il n'y a plus de survivants ici! Passons au prochain village. »

Il était tard dans la nuit et Warrick se tenait nerveusement devant la tente du général. Il avait tué plusieurs personnes avant, mais il ne connaissait ni leurs noms, ni leurs ambitions. Cette fois, c'était différent. L'assassinat qu'il s'appropriait à commettre était personnel. « Après l'avoir tué, je vais sûrement être pendu », pensa l'adolescent. Mais, il était trop tard pour reculer. Le gamin devait venger son peuple. Dague à la main, il s'approcha lentement de l'homme blond et planta le couteau dans son cœur. Toutefois, le bruit métallique d'une armure se fit entendre et le général Nemeyer se réveilla. Il plaqua instantanément le soldat au sol et plaça son couteau à la gorge de l'assassin. Il essaya alors d'appeler à l'aide, mais s'arrêta dès qu'il reconnut le visage du garçon qu'il avait devant lui. Son expression s'adoucit et il relâcha Warrick. Avant que le soldat puisse parler, Nemeyer commença à expliquer :

– Si tu me tues maintenant, tu ne vas pas sortir du camp vivant. Je te conseille de te trouver une bonne justification avant de m'assassiner. Invente des preuves de trahison ou commence des rumeurs, ça m'importe peu. Tu as jusqu'à la fin de la guerre avant que les meurtres redeviennent illégaux. Dépêche-toi.

Puis, le général retourna se coucher, laissant Warrick planté là, bouche bée. « Mais pourquoi essaie-t-il de m'aider? » se demanda le soldat, qui n'avait toujours pas bougé.

Florence Van Winden

Un film sanglant

« Gustave, mon Dieu, mais où vas-tu? », s'écria mon épouse en me regardant enjamber la petite clôture qui me séparait de ma voiture tel un cheval en compétition équestre. C'était décidé. Mon bien-être souffrait trop du secret que je gardais. Jean-Marc m'avait assez manipulé avec ses talents d'orateur. Il était temps de mettre fin à ce drame qui durait depuis si longtemps. Je sautai derrière le volant et, après de nombreux excès de vitesse, arrivai enfin au commissariat où je replongeai dans mes pensées. Les dernières semaines avaient été horribles, insoutenables, infernales. Au travail, à la maison, sous la douche et même la nuit, cela me trottait dans la tête. J'avais toujours été connu pour être une petite boule de stress avec ma carrure très axée sur la largeur et mon tempérament anxieux. La bombe à retardement que j'avais en ma possession ne pouvait que me plonger dans une spirale infinie d'anxiété. Mon ami d'enfance ne pouvait s'échapper avec le geste qu'il avait posé.

- Tu es si stupide!
- Tu me parles sur un autre ton, Jean-Marc!

Ces mots, on les avait entendus toute la soirée. J'avais bondi comme un enfant lorsque Jean-Marc m'avait invité à souper « comme au bon vieux temps ». Je tâtais mon morceau de porc en fixant celui-ci alors qu'il semblait au bord de la crise de nerfs. La raison était toute simple. Lui et ses tendances sexistes dénigraient constamment son épouse, Lucette, qui, à mon arrivée, m'avait confié songer au divorce. Soudainement, alors que la tension dans la pièce atteignait son comble, Jean-Marc avait saisi son couteau et l'avait violemment planté dans le cœur de la pauvre Lucette. Ma vision était devenue floue. J'entrevois du sang, des larmes, du regret, entendais des pleurs, des cris, des éclats de verre. Projeté au sol par le désormais meurtrier, j'avais repris mes esprits au son de son insistante voix : « Gustave, promets-moi... » Je ne me souvenais plus du reste. Tout ce que ma mémoire avait épargné était que son titre d'avocat reconnu ne sortait pas de nulle part : il m'avait convaincu de tout garder entre nous.

Je me dirigeai vers l'entrée du commissariat avec l'adresse d'un homme saoul après six bières. Je fus victime d'un soubresaut lorsque j'aperçus Jean-Marc attendre, les bras croisés, en arborant un sourire victorieux.

- Alors, on cède? On s'écroule sous la pression? me chuchota-t-il, dégoulinant de confiance.
- Que...?
- Ne me prends pas pour un imbécile, cher Gustave. Je te connais sur le bout des doigts. Tôt ou tard, tu allais me dénoncer. Ce n'était qu'une question de temps.
- Tu es brillant, certes, mais tu ne pourras pas m'empêcher de t'envoyer derrière les barreaux! rétorquai-je, essayant de m'extirper de la gueule du loup.
- On dirait que je t'ai battu de vitesse. Entre donc : ils ont une nouvelle à t'annoncer.

Je me précipitai à l'intérieur, puis dévalai le long couloir menant à la salle d'inspection. Là-bas, un officier m'expliqua leurs trouvailles. Ils avaient identifié l'arme du meurtre de Lucille.

- Vous arrivez juste à temps pour la détection des empreintes digitales, m'annonça l'officier.

Après une attente qui m'avait semblé durer mille ans, les résultats tombèrent enfin. Les empreintes appartenaient à Gustave Rioux.

Raphaël Letellier

Quelque part en France, 15 juin 1940.

Aujourd'hui, comme tous les jours depuis maintenant plusieurs semaines, n'était pas une journée vraiment captivante, mais plutôt très déprimante. Je m'étais installé chez une petite famille qui avait gentiment accepté de m'accueillir. Les maisons et les villes à côté de ma nouvelle habitation étaient complètement ravagées, détruites et bombardées. On pouvait encore entendre les quelques derniers coups de feu crier au loin. À tout moment, les Allemands pourraient nous trouver et nous capturer. Les sources de nourriture de mes nouveaux compères devenaient de plus en plus limitées. Je devais lutter pour ne pas sombrer dans la déprime. Les dernières images que j'avais vues au combat me tournaient encore dans la tête. L'entière de la France était sur le point de tomber entre les mains de l'Allemagne.

Milieu de Paris, France, 1 juin 1940.

Ce jour-là, j'étais allé au combat contre les Allemands en tant que tout nouveau soldat français, appartenant à l'armée militaire française. Je montais la garde, accompagné de mes deux frères d'arme et de plusieurs autres hommes. La directive était simple : ouvrir le feu dès que nous voyions les soldats allemands. Dès que nous avons vu les premiers ennemis arriver, tout le monde avait ouvert le feu, sauf moi. Quand j'avais eu ma première cible en vue, j'avais tenté d'appuyer sur la gâchette, mais mon doigt n'avait pas bougé. C'était comme s'il était totalement gelé. Il était impossible pour moi d'appuyer sur cette gâchette. Pétrifié par l'idée de tuer un homme, j'avais ensuite entendu le bruit de deux corps tomber proche de moi. C'était mes deux meilleurs amis qui venaient de tomber à mes pieds, tués par l'Allemand qui les visait au loin et que j'aurais pu tuer si je n'avais pas eu la trouille. Les alliés restants, diminuant petit à petit, ne m'avaient laissé qu'un seul choix pour survivre : fuir.

22 juin, 1940.

Les idées noires commençaient de plus en plus à me parcourir la tête. Toujours en train de me cacher chez les personnes qui m'avaient accueilli, je repensais à cette journée où j'avais perdu deux personnes très chères à mes yeux. Je me disais que c'était ma faute s'ils n'étaient plus en vie aujourd'hui et je me demandai si je méritais vraiment encore de vivre à ce jour. Ces derniers temps, presque aucun bruit ne pouvait se faire entendre provenant de l'extérieur. C'est ce jour-ci que j'entendis des cris provenir de la cour arrière. Avec ces bruits, s'approchant de la porte d'entrée, les parents me dirent d'aller me cacher dans l'armoire tandis qu'eux allèrent se cacher à l'étage avec leurs enfants. C'est en refermant rapidement les portes de l'étagère que j'entendis la porte se faire défoncer et la petite ouverture dans l'armoire me permit de voir environ une dizaine de gardes allemands que j'identifiai grâce à la croix gammée sur le côté de leur uniforme. À ce moment, ma respiration devint saccadée et mon rythme cardiaque augmenta. Je les voyais parcourir toute la maison à la recherche de quiconque qui se cachait. Tout à coup, je vis un garde s'approcher de moi et la porte de ma cachette lentement s'ouvrir.

Alex Tremblay

Prochain cours: évaluation

